

Préface de Baptiste Brun

Maître de conférence en Histoire de l'art contemporain
à l'Université de Rennes 2

L'objet du présent livre ressort d'un travail de recherche-crédation. Fruit d'une résidence de Jeanne Lafon à la Casa de Velazquez, à Madrid, en 2022, il se situe au carrefour de différentes disciplines – géographie, paysagisme et urbanisme en tête, l'auteure étant titulaire d'un doctorat de géographie s'intéressant aux jardins publics en milieu urbain – et de différentes pratiques artistiques. Dès l'abord, il s'apparente à un « essai marché », au sens des « essais d'histoire marchée » d'Antoine De Baecque, entrepris par une artiste-marcheuse. On songe à la pratique artistique d'un Hamish Fulton ou d'un Richard Long. Là, la question de l'épreuve physique du paysage ou d'un paysage physiquement éprouvé, se situe au cœur de la recherche. Mais l'auteure n'a pas choisi de parcourir un paysage ordinaire ou extraordinaire : le choix s'est porté sur une étude relative à la « part sauvage » d'une capitale européenne, Madrid. « Traverser la ville en l'évitant le plus possible » est une contrainte qu'elle s'est imposée. « Convaincue qu'une part des réponses à la crise écologique dépend de nos conceptions du monde et de leur matérialisation » (p. 17), Jeanne Lafon met en lumière un paysage des interstices ou, plutôt, un paysage négligé, voire tout bonnement ignoré.

Arpenter des zones liminaires, observer avec une attention extrêmement soutenue l'aménagement ô combien problématique des territoires, mais aussi ses habitants, humains et non-humains, faune et flore confondues, est au principe de ce livre, servi par une langue subtile. Une grande sensibilité s'en dégage où la foi en l'instinct ne s'oppose aucunement à l'exercice de la raison. Le poétique ne s'y affranchit point d'une rigueur démonstrative solide. Ainsi, le propos est étayé par des explorations menées dans une vaste bibliographie et une documentation qui convoquent la géohistoire de la ville, tout comme les rapports récents concernant les programmes urbanistiques de la capitale espagnole, la théorie du paysage ou l'importante littérature scientifique dédiée à l'expérience de la nature et à l'écologie du sensible. L'ensemble s'apparente ainsi à une méditation critique sur les possibles à mettre en œuvre dans le champ des représentations

du monde urbain à l'heure de la catastrophe. Chemin faisant, l'auteure contribue à un mouvement salubre et profond qui engage à penser de nouvelles manières de concevoir le fait urbain dans sa relation au « sauvage », un terme qui, au dire de l'auteure, ne cesse de poser problème par son ambivalence, sa fécondité même. On ne peut qu'abonder en ce sens.

Le livre se divise en autant de fragments d'un itinéraire conduisant Jeanne Lafon à arpenter Madrid du nord au sud en suivant – par l'observation et la documentation – ce qui subsiste du réseau des affluents du Rio Manzanares qui sillonne la ville. Tout un ensemble de ruisseaux, les uns irrémédiablement disparus, les autres enterrés, d'autres encore bien présents à l'air libre mais cachés au regard des passants, parce que rendus invisibles par la ville, se font les agents de ce que discute l'auteure. Elle aborde successivement des questions diverses qui font l'écologie du lieu : partir des marges pour reconsidérer l'ensemble, tenter de renouer les fils d'une expérience des lieux trop souvent délaissée en sondant la géohistoire et ce qu'elle donne à penser du présent, etc.

A l'idée que la ville peut être appréhendée comme « infrastructure de l'oubli » (p. 152), de ce qui fut et de ce qui demeure, Lafon répond que la lecture du paysage informée, enrichie et approfondie par divers savoirs, réactive ces présences passées, actuelles et à venir. En outre, cette méditation réactive un très vieux débat relatif à la définition d'entités géographiques qui mérite redéploiement lorsqu'il s'agit d'écologie et d'urbanisme. Ainsi, par exemple, comment définit-on une rivière (p. 137 sq) ? Cette part sensible revendiquée est augmentée des divers essais graphiques, photographiques et cartographiques qui rythment l'ensemble, prolongent le texte, voire le double, au plein sens du terme.

A l'heure d'une surenchère institutionnelle aux effets parfois superficiels, voire franchement délétères, concernant la « recherche-crédation », ce travail a le mérite de montrer la part heureuse de cette mode, la convertissant en réel mode de recherche, opératoire et fécond. Il se situe dans le droit fil d'autres travaux qui, dans le champ de l'anthropologie notamment, comme avec Tim Ingold ou Anna Tsing, déjoue les effets d'une supposée « extinction de l'expérience » (Robert M. Pyle, cité p. 64), en remettant cette dernière au cœur du jeu. Finalement, l'adresse première de ce texte, même si elle n'est jamais clairement manifestée, est aux architectes, paysagistes et urbanistes, toutes celles et ceux qui ont pour tâche première de penser des manières harmonieuses d'habiter le monde. Cela ne fait que peu de doute qu'ils trouveront matière à réfléchir à leur pratique, invités « à considérer l'architecture comme créatrice de milieu » (p. 234).

Il est évident qu'au constat souvent réitéré de savoirs par trop souvent désincarnés dans le champ académique, cet opus se signale aussi plus largement comme tentative de souligner la nécessité de prendre quelques risques dans la fabrique des savoirs. De récents travaux sur la cartographie critique y font écho. Cette vertu sera sans doute considérée par d'aucuns comme un défaut, le recours à une langue subjective s'accommodant parfois mal de certains usages universitaires. Nous savons gré à Jeanne Lafon de porter, à ce point précis, la contradiction.